la Calle; houleuse à Cette, Marseille, Béarn, Croisette, Sicié.

LE GRAND PARTI ROYAL DE FRANCE. — M. Piétri de Falconnette, l'auteur du manifeste en faveur du général espagnol François de Bourbon, qui donna lieu à des protestations de plusieurs personnalités dont le nom avait été mis au bas de ce document sans leur assentiment, nous communique la lettre suivante que nous reproduisons à titre de curiosité et qu'il adresse à ce prétendant avec cette suscription « *S. A. R. François III, roi de France* » :

Sire,

Je m'incline respectueusement devant les instructions données par Votre Majesté à M. Aubert.

J'accomplirai, d'accord avec lui, le programme qui nous est tracé. En tout et pour tout, j'agirai avec prudence mais sans faiblesse.

Redevenu simple combattant, j'ai l'honneur, sire, de remettre à Votre Majesté, ma démission de secrétaire général, chef adjoint du cabinet politique de S. A. R., titre qui avec Son assentiment royal, m'avait été donné par M. le marquis Paul de Desjardin de Régla, ex-représentant en France de Votre Majesté.

Je demeure sire,

Votre respectueusement dévoué,

A. PIÉTRI DE FALCONNETTE.

FLAGRANT DÉLIT. — Un chauffeur, nommé Etier, demeurant rue Pascal, rentrait chez lui, ce matin, à sept heures, ayant terminé son travail qui avait duré toute la nuit. Il entre dans sa chambre à coucher, et il trouve sa femme en compagnie d'un ami. A cette vue, Etier s'empare d'un couteau et en frappe deux fois sa femme au cou. Puis, il va au commissariat de police raconter ce qu'il a fait. L'épouse infidèle, qui est blessée très grièvement, a été transportée à l'hôpital Cochin. Le mari et l'ami ont été gardés à la disposition du commissaire de police.

ARRESTATION D'UN FORÇAT. — La police de Bruxelles a informé M. Hamard qu'elle avait arrêté dans cette ville un forçat évadé de La Guyane, nommé Carel. Là-dessus on a raconté que cet individu était l'auteur de l'assassinat de Mme veuve Lecomte. On se souvient que cette dame fut trouvée étranglée, en novembre 1902, dans son domicile, rue des Martyrs. Contrairement à cette assertion, Carel est absolument étranger à ce crime.

UN DRAME ENTRE CALAIS ET DOUVRES. — Un tragique incident a jeté la consternation parmi les passagers qui se trouvaient à bord du paquebot postal français le *Pas-de-Calais*, parti de Douvres pour Calais dans la nuit de samedi à dimanche.

A mi-chemin, entre la France et l'Angleterre, une jeune fille, pouvant avoir de vingt à vingt-cinq ans, s'est jetée à la mer en enjambant le bastingage. Aussitôt le capitaine fit stopper et battre arrière. Une bouée lumineuse fut jetée à l'eau et une baleinière, montée par de vigoureux rameurs, se mit à explorer les parages pendant que le projecteur électrique du *Pas-de-Calais* fouillait la surface de la mer. Mais toutes les recherches demeurèrent infructueuses et il fallut se remettre en marche vers Calais.

INFORMATIONS DIVERSES

— A l'Ecole des hautes études sociales, 19, rue de la Sorbonne. — Demain mardi (école de morale), 4 h. 1/4, étude de la religion, présidée par M. Th. Reinach; conférence de M. Glotz sur la religion dans la Grèce antique.

Mercredi (école de morale), 5 h. 1/2, ouverture de l'enquête sur les applications de la solidarité, présidée par M. Léon Bourgeois; conférence de M. Lourties, sénateur, sur la mutualité.

Jeudi 26 (école d'art), 4 h. 1/4, ouverture du cours de M. M. Emmanuel, sur la musique tonale classique. (école de morale), 5 h. 1/4, enquête sur l'éducation de la démocratie, présidée par M. Croiset; conférence de M. Devinat sur l'école primaire.

Vendredi 27 (école sociale), à 4 h. 1/4, conférence de M. Mantoux sur le protectionnisme en Angleterre; à 5 h. 1/2, suite de l'introduction générale à la sociologie. (école d'art), à 8 h. 3/4 du soir, conférence avec audition sur le « lied « avant Schumann, par M. Paul Landormy.

Samedi 28 (école d'art), à 4 h. 1/4, conférence sur le théâtre grec, par M. Collignon; à 5 h. 1/2, conférence par M. Victor Péter, sur ce sujet : « Comment on fait une statue ». A la même heure, ouverture de l'école de journalisme, présidée par M. Fournière; cours de M. A. Bergougnan sur la législation de la presse.

— Une grande vente de linge confectionné par les assistées de l'Ouvroir, 11, rue du Val-de-Grâce, à Paris, aura lieu 44, rue de Rennes, mercredi 25 et jeudi 26 novembre.

Les personnes sympathiques à l'*Assistance par le travail* voudront s'associer à l'activité du comité en faisant leurs achats de linge à cette vente.

— Nous avons reçu pour notre *Caisse de charité* : de J. G. G. S., 50 fr.; Mlle Jeanne, 20 fr.; A. J. M., 20 fr.; M. Cahen, 50 fr. Ensemble, 140 fr.

— *Pour éviter la fraude.* — La fraude s'exerce toujours sur l'eau de Vichy, si l'on n'a pas soin de désigner la source : Vichy-Célestins, Vichy-Grande-Grille, Vichy-Hôpital, et surtout d'exiger sur le goulot de la bouteille le disque bleu « Vichy-Etat » qui garantit l'authenticité. C'est une précaution qu'il faut rappeler souvent, vu l'audace des plagiaires.

NOTES ET LECTURES

« IÉNA OU SEDAN » (1)

C'est le titre de l'un des quatre romans sur le monde de l'armée parus au courant de ces derniers mois en Allemagne et qui continuent de préoccuper l'opinion et les écrivains militaires. Son auteur, M. F.-A. Beyerlein, est, en ce moment, un des favoris du public. Il y a trois semaines, le Lessing-Theater représentait de lui un drame dont les personnages sont également des militaires; le lieu de l'action est Strasbourg. M. Beyerlein, dramaturge, a retrouvé le succès de M. Beyerlein, romancier, et les journaux de Berlin ont eu soin de signaler que le prince impérial d'Allemagne assistait à la première de l'auteur de *Iéna ou Sedan*.

Ce roman n'est pas un roman à clef, comme la *Petite garnison*, du lieutenant Bilse, non plus qu'une collection d'instantanés photographiques de la vie d'un régiment. L'auteur est avant tout un romancier, et il semble avoir choisi pour sujet de son œuvre le milieu militaire parce que c'est ce milieu qui attire actuellement l'attention générale, et qu'ainsi le public fait de lui-même vers son livre la moitié du chemin.

Donc le caractère romanesque prédomine dans *Iéna ou Sedan*; il influe sur la tenue des personnages et sur les scènes qui se déroulent, au point de donner souvent à l'ouvrage un air convenu et artificiel. Cependant plusieurs passages traduisent avec précision les critiques et les appréhensions d'observateurs allemands de l'armée allemande.

Ce sont ces échos de jugements d'hommes du métier qui donnent à *Iéna ou Sedan* la portée qu'il peut avoir comme document sur l'esprit de l'armée dans l'empire voisin. De la traduction française qui est sur le point de paraître, nous citerons ces passages de préférence aux scènes dramatiques, d'un grand effet, où la littérature semble avoir plus de part que l'observation directe.

Deux personnages sont au premier plan dans le roman de F.-A. Beyerlein; deux jeunes officiers, types du soldat sérieux et zélé, mais aussi du soldat qui s'inquiète et qui doute.

Le lieutenant en premier Güntz cause avec son camarade Reimers, lieutenant en second, son ami d'enfance, et il parle à cœur ouvert :

« ..... Mon respectable chef, le capitaine Mohr. Que penses-tu de celui-là?

— Celui-là a déjà le couteau sur la gorge. Je parie qu'il sera balancé après les manœuvres.

— Et il se saoule depuis que je le connais. »

Le premier lieutenant toussota violemment et continua après avoir poussé un gros soupir :

— Je te le dis, Reimers, je n'éprouve aucun plaisir à faire mon service avec un homme pareil comme chef. J'en ai le dégoût jusque-là! »

Reimers acquiesça :

— Je partage ton sentiment, vieux. Pourtant cela n'empêche pas la moitié du régiment de te jalouser parce que tu es à la cinquième batterie!

— Peuh! ricana Güntz. C'est là que tu retrouves précisément la bande! Paresser sous les ordres d'un ivrogne, voilà à quoi ils aspirent! C'est ce qu'ils aiment le plus, c'est tout leur idéal! Ils ne demandent qu'à aller là où il y a le moins de service à faire! Ils se ressemblent tous! Et tu oses dire que je vais trop loin! Que les autres fassent ou ne fassent pas ce qu'ils veulent, c'est leur affaire; quant à moi, je veux savoir pourquoi je suis là. Du moment que j'ai une profession, je veux qu'elle m'accapare tout entier. Je m'estime trop pour me prêter à faire office de décor! »

Reimers s'efforça de calmer son ami, mais le premier lieutenant ne se laissa pas arrêter : « Tu peux me croire, j'ai été sincèrement épouvanté en arrivant à la batterie. Cela m'a fait l'effet d'un coup de massue sur la tête? Tu ne peux pas t'imaginer le laisser-aller qui y règne. Je me suis demandé comment un état de choses pareil pouvait rester inconnu aussi bien à la section qu'au régiment. Mais voilà! Ils ont imaginé un véritable et très complet système de boucler à la hâte une inspection, une façon de construire des villages à la Potemkin et, à tout seigneur tout honneur! il faut avouer que tous, depuis le vénéré chef jusqu'au dernier des artilleurs, s'entendent d'une façon infernale pour que la chose se présente réellement d'une façon passable. On dirait d'une espèce de discipline qui envahit la corporation, mais, à vrai dire, c'est tout un compromis en règle : on fait des efforts pendant quelques jours et de ce fait même on acquiert le droit de se livrer dans la suite à une fainéantise d'autant plus éhontée. — Et c'est dans cette société-là qu'en fin de compte, *moi* j'ai dû tomber! — Mon cher ami, tu sais combien peu tangibles sont naturellement les résultats qu'un officier peut obtenir en temps de paix; et il faudrait encore qu'on fasse tout son devoir pour la peau! Ça, mon garçon, c'est trop! Je ne le supporte pas! Et je sais une chose; si cela continue ainsi, j'ôterai mon uniforme, bien que je l'aime beaucoup... Je t'avouerai que là-bas il m'est venu l'intuition que nous faisons un peu fausse route avec tout notre système militaire, que le travail de Madelung et de Wegstetten et le mien aussi est somme tout illusoire et ne constitue qu'un effort inutile. »

Soudain il se tut; sa figure joviale était devenue soucieuse et sombre.

— « Comment cela? » demanda Reimers, stupéfait. »

L'autre soupira et repondit : « Mon cher garçon, il faut que je te dise : je ne m'en suis pas encore rendu bien compte; je vais essayer de m'habituer de nouveau au service dans le corps de troupe, et de bien observer tout. Mais je te le promets : le jour où moi-même j'aurai vu clair, je te dirai ouvertement et franchement ce qui, en ce moment, s'embrouille encore un peu dans ma tête. »

Reimers sentit une pression convulsive dans la solide poignée de main du camarade et il lui sembla que quelque chose d'humide luisait dans les yeux de l'ami.

Tout bas Güntz continua : « Mon garçon, mon cher garçon, il n'importe pas autrement que quelqu'un reconnaisse ou croie reconnaître qu'il a sacrifié son existence à une cause stérile, ratée. Qu'importe un individu? Mais il est possible aussi que mes craintes soient justifiées, et quant à cela, je n'ose pas y songer pour le moment. »

— A quelles craintes fais-tu allusion?

— C'est plus fort que moi, forcément je songe parfois, et en ce moment même, à une époque d'adversité.

— Quelle époque?

— A l'époque d'avant Iéna.

Reimers tressaillit : Le mot fatidique cingla son orgueil comme un coup de fouet. Il se redressa vivement et demanda :

— Pourquoi pas avant Sedan? »

L'autre resta tout à fait calme et répondit : « Sedan, — Iéna? Peut-être est-ce toi, peut-être est-ce moi qui ai raison. — Nul ne le sait... »

Parmi les types de mauvais officiers que l'auteur met en scène, voici celui de l'officier sportsman, dilettante et indifférent qui ne songe qu'à jouir des avantages de la situation d'officier, sans satisfaire, en retour, aux exigences, même les plus modestes du service.

Landsberg croyait pouvoir vivre beaucoup plus facilement à sa guise en l'absence de Wegstetten. Le lieutenant en premier Güntz, qui devait commander la batterie, était, après tout, à moitié un camarade, qui ne pouvait certainement pas « faire du service » avec la même rigueur qu'un capitaine régulièrent chef de batterie.

Pour cette raison, et comme si le contraire eût été impossible, il se permit, dès le commencement, des actes autoritaires qui, sous le régime de Wegstetten, lui auraient semblé de monstrueux crimes de lèse-majesté. Il n'arrivait pas très exactement au peu de service qui était commandé et, parfois, s'abstenait même complètement, voire quand il était de semaine.

Au début, Güntz essaya d'agir amicalement sur Landsberg par Reimers, mais le jeune monsieur vit là-dedans une ambition tout à fait privée, très superflue, de la part de son camarade. Lorsque finalement Reimers lui déclara qu'il agissait d'après l'ordre du chef de batterie, il l'écarta en riant :

— Allons donc, mon cher Reimers, n'essayez pas de me faire croire cela; ou alors c'est que je connais le bon gros Güntz mieux que vous, son ami! »

Il n'en démordit pas. Il ne prenait pas au sérieux les conseils amicaux de son camarade. Reimers ne put savoir s'il devait le considérer comme plus bête qu'insolent ou comme plus insolent que bête. C'était, en somme, une sorte de mélange des deux.

Quant à Güntz, il se prit à brandir furieusement son stick et dit à son ami : « Tiens, tiens! Nous en sommes là? Eh bien! je materai le petit bonhomme! »

Puis il soulage son cœur d'au moins une partie des pensées qui, précisément ces jours-là, l'oppressaient de leurs graves doutes, et continua : « Vois-tu, mon vieux, ce Landsberg devra sous peu me faire amende honorable en toute humilité. Il y a d'ailleurs assez de moyens pour cela, plus qu'il n'en faut. Le malheur est que cet individu n'est pas un type d'exception, mais le représentant de toute une espèce. Un exemplaire particulièrement malfaisant, c'est vrai, la couronne de cette engeance. Mais ils existent en masse, ces traineurs de sabre décoratifs! Pour ces bougres-là, tout ce qui constitue en réalité la vocation de l'officier — le dévouement sincère pour le service, même dans les choses les plus insignifiantes, et toujours en vue de l'application en cas de besoin — est un accessoire absolument indifférent; l'uniforme, au contraire, et les honneurs et les avantages qu'il confère, voilà la grande chose! l'essentiel et le principal! Si cela continue avec cet esprit creux, tout de surface, comme c'est la mode aujourd'hui, ils finiront par être la majorité. Et après tout, il n'est pas d'une grande utilité d'en mettre au moins un à la raison, pour quelque temps. Car dès qu'il retombe sur un chef plus indulgent, le laisser-aller recommence de plus belle. Et pense donc, quelle perspective, mon vieux! Si cette bande veule, et indifférente à tout, avance! Alors quoi?

« Un petit nombre seulement de ces méchants lieutenants devient raisonnable, quand ils montent au grade de capitaine. Chez la plupart la sottise, la mollesse, la mentalité superficielle sont devenues, au cours de ces dix longues années ou davantage, une conception de l'existence, dont ils n'arrivent pas à se défaire et d'après laquelle ils agissent en dépit de toute la responsabilité qui leur incombe. Puis, quand tout à coup ils ne sont plus bons à rien, ils sont ou bien fichus à pied et mangent comme pensionnés un pain de charité immérité — immérité dans ce cas seulement, s'entend! — ou bien, s'ils ont quelque part une cousine ou un grand oncle qui intercèdent par leur influence, ou encore s'ils sont de bonne ou même de très bonne famille ou très dévots, alors le bon Dieu se laisse fléchir et permet au mal de s'aggraver de plus en plus, par le fait que ces capitaines de valeur nulle deviennent — c'est un comble! — des officiers supérieurs. »

Reimers voulut répliquer, mais Güntz coupa toute velléité d'objection par un geste énergique et poursuivit : « Chez le jeune officier d'aujourd'hui, le dégoût de tout ce qui constitue dans son essence sa profession, est positif et, par malheur, franchement caractéristique. Parfaitement! c'est du dégoût ou du dédain, ou tout ce que ce que tu voudras. Le jeune homme occupe un poste extrêmement sérieux et délicat, et, malgré sa jeunesse, on lui rend des honneurs qui ne conviendraient qu'à un homme fait! Et comme il tient minutieusement à ce que personne ne s'en dispense, de ces honneurs! Mais lui? ah! là! Je te le dis, tout ce temps de lieutenant, tel que la plupart des camarades le considèrent et en profitent, m'apparait comme une véritable vie d'étudiant. On vadrouille, on fait tout juste le service qu'il faut faire, on se fiche d'être « engueulé », puis on s'en amuse d'autant plus et l'on maudit tous les jours davantage chaque petite heure de service qui survient. Ce n'est qu'une noce continuelle! Car, en somme, tout le monde finit par devenir capitaine, — à moins d'être absolument bête à manger du foin — tant qu'on ne fabrique pas de fausses traites ou qu'on ne se rend pas coupable d'un autre délit trop grave, bien entendu. »

Reimers objecta : « Ecoute, la chose n'est cependant pas tout à fait aussi simple! »

Mais Güntz répliqua : « Si, et encore une fois si! Interpréter les simples formules d'après lesquelles notre service s'accomplit, de façon à ce qu'elles suffisent pour l'*inspection*, c'est un jeu d'enfant. Et c'est à cette banale interprétation que le supérieur en est réduit pour baser son jugement sur ses subordonnés. Mais se les assimiler dans l'esprit, ces formules! de manière à les avoir sous la main à n'importe quel moment et dans n'importe quelle circonstance — car, en ce qui concerne leur valeur, elles ont supporté l'épreuve! — cela, il est vrai, est difficile et exige un long, sérieux, énorme travail. Mais de ce travail-là, qui donc s'en sent l'envie? C'est seulement en vue des inspections qu'on travaille. Pourvu que là on se soit bien tiré d'affaire, alors c'est parfait! Le bon Dieu peut se charger du reste? On a un bonhomme comme Landsberg dans la batterie. il s'agit de l'instruire, — fort bien! Mais comment fait-on? Alors on invente de véritables ruses, pour faire passer le Mister Landsberg. De tous les côtés il est dirigé et guidé. « Par ici! » « Par là! » « Plus à gauche! » — tout est soufflé au monsieur, pour que tout marche avec un ensemble parfait. Peu importe que le supérieur inspectant en reçoive une image fausse. Tout a bien marché d'ensemble, et allez donc! Un maître d'école a le droit d'avoir dans sa classe de bons et de mauvais élèves, — mais malheur au chef de batterie qui se compromet par un mauvais officier! Il n'a pas pu l'instruire! Et tandis qu'un homme incapable devrait être jeté dehors quand il le mérite, on lui prodigue encore une bonne part de travail ou de peine, et tout cela pour des prunes! Tout ça, c'est du trompe-l'œil! Au lieu de bafouiller à ces jeunes gens mille et une choses sur les obligations qu'ils ont de sauvegarder au dehors l'honneur de leur état, on ferait mieux de leur enseigner comment ils doivent le garder intact intérieurement, — par un dévouement loyal et consciencieux à leur devoir. »

F.-A. Beyerlein revient encore une fois sur cette question de la sincère vocation et du véritable esprit militaire dans le corps d'officiers, qui est comme le *leitmotiv* de son ouvrage. Ce dernier passage est un extrait du journal que tient le lieutenant Reimers.

« Mrs. Page », la belle jument du lieutenant Landsberg, qu'il n'est cependant pas capable de monter lui-même, a remporté le premier prix, avant-hier au steeple-chase de la Marche. Là-dessus, Landsberg but avec sa bande pour quelque 200 mark de champagne. Aujourd'hui, le colonel l'a vertement réprimandé, et, l'ayant trouvé piteusement perché sur son cheval, lui a fait faire devant nous une demi-heure de trot d'exercice.

A cette occasion il en est venu à parler du recrutement du corps des officiers allemands.

A son avis, les meilleurs éléments du corps des officiers proviennent encore de ce qu'on appelle le noblesse de l'armée, c'est-à-dire des familles — qui ne sont pas nobles nécessairement — dont les membres sont, depuis des générations, des officiers allemands, resp. prussiens, saxons, hanoviens, etc. (Exemples : le colonel lui-même, Wegstetten, moi aussi). Ces familles sont sans grande fortune, le plus souvent, et se marient entre elles. Le loyal dévouement à la carrière d'officier, sans souci de leur propre personne, leur est passé dans la chair et dans le sang, est devenu pour eux quelque chose comme une seconde nature. Il est pour ainsi dire inné et gravé en eux, inébranlable, par l'éducation simple et sévère, en vue de la profession. Mais là existe aussi le danger que, justement à cause de cette sélection intellectuelle, le cercle des idées de ces officiers devient trop étroit et qu'ils se tiennent, devant la conception contemporaine du monde, impuissants et sans comprendre.

Pour cette raison il est très précieux que le corps des officiers allemands soit rajeuni par le sang frais du recrutement bourgeois. Ces éléments pris dans la bourgeoisie, grandis et élevés dans des conceptions moernes, élargissent avantageusement l'horizon du corps des officiers. Ils amènent des intelligences claires, libres de préjugés et un grand sens des tâches techniques plus développées de l'armée moderne. (Par exemple Güntz.)

Les éléments les plus inutiles sont représentés par ceux des officiers qui, en raison de l'argent paternel, voient dans leur profession un sport brillant, riche en honneurs extérieurs et, par conséquent, très agréable. Selon les circonstances, ils se recrutent dans des familles bourgeoises aisées (Landsberg) et en ce qui concerne les régiments huppés de la garde, dans les familles opulentes des grands propriétaires fonciers et des grands industriels. Ces derniers surtout considèrent les parquets des cours et les pistes de courses comme un champ d'activité plus important que le terrain de manœuvres et la caserne. En partie, ils sont dépourvus de toute ambition, parce qu'ils entrent au service avec l'intention de n'appartenir à l'armée que pour un nombre limité d'années de service et de se retirer après dans une confortable vie privée ou dans leurs propriétés. A la vérité, ils tiennent à honneur de servir le monarque plus longtemps qu'ils n'y seraient obligés (par exemple comme officiers de la réserve); cependant, par là même, ils rendent un mauvais service au roi. Ils ne sont, pour le dévouement à la profession, ni de vrais officiers — car cela exige de véritables hommes et il ne suffit pas pour cela de se laisser tuer avec élégance — ni de bons citoyens plus tard, car, par exemple pour l'administration d'une grande propriété foncière, il est indispensable de posséder de notables connaissances préliminaires, qu'en aucun cas on ne saurait acquérir comme officier.

En ce moment, le colonel éperonne son alezan brûlé et s'engage au galop dans une laie.

— Avec cela, ces gens, devenus officiers par caprice, deviennent néanmoins parfois des généraux en chef ou quelque chose dans ce genre! dit-il ensuite. Et c'est cela qui est grave! »

Une dernière remarque : *Iéna ou Sedan?* dont nous nous sommes contenté de dégager la thèse générale en citant quelques pages de caractère théorique, n'est nulle part une œuvre de tendance antimilitariste et « humanitaire ». Quand cet ouvrage de caractère mélangé cesse d'être un roman mouvementé, coloré, où le pittoresque et l'effet abondent, il apparaît inspiré par le souci d'un patriotisme inquiet, purement allemand, très fier d'un passé glorieux, et craignant seulement que l'avenir ne soit moins glorieux par relâchement de la vertu militaire. *Iéna ou Sedan?* est donc, au fond, et en dépit des critiques qu'il formule, un livre de sentiment militariste.

(1) F.-A. Beyerlein, *Iéna ou Sedan?* Roman traduit de l'allemand par MM. J. Schrœder et P. Bruck-Gilbert. Préface de Pierre Baudin. — Paris, J. Tallandier, éditeur.

TRIBUNAUX

La chasse au faisan. — Le tribunal correctionnel d'Avesnes vient de rendre une décision intéressante en matière de chasse au faisan.

MM. Emile Caille et Husselet étaient poursuivis pour avoir tiré ce précieux gibier avant le 1er octobre, jour fixé par l'arrêté du préfet du Nord pour l'ouverture de cette chasse.

Ils ont été l'un et l'autre acquittés, tant à raison de ce motif que l'arrêté préfectoral n'avait pas été régulièrement publié dans la commune où le délit avait été commis, que par suite de cette circonstance que l'arrêté dont il s'agissait avait été rendu contrairement à l'avis du conseil général, et se trouvait de ce fait violer les dispositions de la loi de 1898 sur la matière.

Appel a été interjeté par le ministère public.

NÉCROLOGIE

Le général de brigade Villa, commandant l'artillerie du 1er corps d'armée, vient de mourir à Paris.

Il avait, au cours des dernières manœuvres, contracté une violente affection de la gorge; il y a quelques jours, son mal s'étant aggravé, il dut être transporté au Val-de-Grâce où, malgré tous les soins, il a succombé hier matin.

A Saint-Cyr en 1865, d'où il sortit avec un des premiers numéros, il servit d'abord aux chasseurs à pied et combattit, avec l'armée de Metz, à Rezonville et à Saint-Privat. Chef de bataillon en 1887, il fut officier d'ordonnance du général Logerot, ministre de la guerre.

Après avoir commandé ensuite le bataillon de Saint-Cyr, il fit la campagne du Tonkin et revint lieutenant-colonel.

Général de brigade en 1902, il reçut le commandement de l'artillerie de Douai.

Le général Villa était officier de la Légion d'honneur.

Nous apprenons la mort, à Paris, du marquis de Gabriac, ancien ambassadeur auprès du Saint-Siège, décédé hier, à l'âge de soixante-treize ans.

Fils d'un pair de France et sénateur, le marquis de Gabriac avait été chargé d'affaires à Saint-Pétersbourg en 1870; nommé ensuite par M. Thiers chargé d'affaires à Berlin, il eut comme mission de renouer les relations entre la France et l'Allemagne avant l'ambassade du vicomte de Gontaut-Biron. Puis ministre de France à la Haye, à Bruxelles, à Athènes et, en dernier lieu, ambassadeur au Saint-Siège, il quitta la carrière diplomatique au moment de l'article 7, qui avait amené le départ de son frère, le P. de Gabriac, fondateur de l'école de la rue de Madrid.

Le marquis de Gabriac était aussi un écrivain; il avait collaboré à la *Revue des Deux Mondes* et au *Correspondant*, où parurent de lui différents articles sur Chateaubriand et sur sa mission auprès du pape Léon XIII. Il publia plusieurs volumes de ses souvenirs diplomatiques de Russie et d'Allemagne, et sur les rapports de l'Eglise et de l'Etat au point de vue du maintien du Concordat.

Nous apprenons la mort de M. Ladislas de Lucenski, frère de notre confrère Alexandre de Lucenski, décédé à l'âge de trente-neuf ans.

Selon la volonté du défunt, il ne sera pas envoyé de lettres de faire part.

Le service religieux aura lieu en l'église Sainte-Anne, mercredi 25 novembre, à midi très précis.

Nous apprenons la mort de M. Jean-Baptiste Maurer, ingénieur en chef des ponts et chaussées, chef de l'exploitation de la Compagnie des chemins de fer du Midi, chevalier de la Légion d'honneur.

M. Maurer, qui était âgé de cinquante ans, est décédé ce matin, à son domicile, 60, rue de Tocqueville. Ses obsèques auront lieu mercredi prochain, à deux heures.

Nous apprenons la mort du docteur Claude Philippe, chef de laboratoire à la Faculté de médecine, décédé dans sa trente-huitième année. Après le service funèbre, qui a eu lieu aujourd'hui à Paris, le corps a été transporté à Saint-Julien-de-Civry (Saône-et-Loire).

BIBLIOGRAPHIE

Récits militaires d'Alsace, texte de P. DE PARDIELLAN, aquarelles de Frédéric Régamey, 1re livraison, chez Albin Michel, 59, rue des Mathurins, Paris, et à l'Imprimerie alsacienne, Strasbourg.

La population alsacienne continue à garder avec un soin jaloux le culte de nos gloires passées. Si l'on n'avait eu la preuve de ceci, tout récemment, pendant l'exposition militaire rétrospective, organisée à Strasbourg par la *Société des amis des Arts* et qui a été visitée par des milliers de personnes accourues de tous les points de l'Alsace, on en trouverait une, indiscutable, dans l'enthousiasme avec lequel a été accueillie la première livraison, depuis longtemps attendue, des présents *Récits militaires*. Cet ouvrage de grand luxe, qui répond aux vœux d'un grand nombre de personnes habitant notre ancienne province, est dû à la collaboration d'un écrivain militaire alsacien et du maître Frédéric Régamey, et sort des presses justement renommées de l'Imprimerie alsacienne. C'est à la fois une évocation des luttes héroïques, dont la plaine de la rive gauche du Rhin a été le théâtre de 1792 à 1870 et un hommage rendu aux patriotiques populations qui ont eu, jadis, le périlleux honneur de garder notre frontière la plus menacée.

Une connaissance approfondie des lieux, des coutumes et des traditions du pays, a permis à l'auteur de présenter sous une forme pittoresque et familière une œuvre empreinte d'une couleur locale des plus réussies. Quant aux illustrations, dessinées sur place par un artiste dont la maîtrise est incontestée, ce sont des œuvres d'art à la fois superbes et vraies jusque dans les moindres détails.

LIBRAIRIE

La Revue Politique et Littéraire

REVUE BLEUE

qui vient d'avoir 40 ans d'existence, voit de jour en jour croître son succès et son autorité dans l'élite intellectuelle.

UN NOUVEAU ROMAN :

LE MUR DE VERRE

Le délicat roman de JEAN SCHLUMBERGER étudie l'invisible et mystérieux obstacle qui s'interpose entre deux êtres, quels que soient leurs amours et leur effort l'un vers l'autre. Tous ceux qui sentent avec vivacité ont souffert de la solitude intérieure où les isole parfois ce « **Mur de verre** ». Bien des romans ont effleuré ce troublant problème sentimental; aucun ne s'y était encore consacré avec cette acuité psychologique. (Librairie Ollendorff, Paris.)

Annonçons le grand succès de deux romans de genre différent qui viennent de paraître chez les éditeurs Calmann-Lévy : l'*Enfant à la balustrade*, de René Boylesve, et *M. de Migurac* ou le *Marquis philosophe*, d'André Lichtenberger.

La *Revue*, la plus importante et la plus répandue parmi les grandes revues françaises et étrangères. (Voir aux annonces.)

AVIS ET COMMUNICATIONS

ASSURANCES ET GARANTIES

L'assurance sur la vie est aujourd'hui connue.

Les combinaisons multiples qu'elle présente l'ont mise à la portée de tous, aussi s'assure-t-on sur la vie, comme on s'assure contre l'incendie ou contre les accidents.

Parmi les nombreuses Compagnies pratiquant ce genre d'opérations, il en est une qui doit être choisie de préférence à toute autre, car elle offre à ses assurés et rentiers des garanties incomparables.

La Nationale-Vie, fondée en 1830, possède en effet en dehors de ses réserves obligatoires un supplément de garantie de 140 millions représentant 80 0/0 des réserves mathématiques calculées d'après les prescriptions ministérielles et qui sont la contre-partie de ses engagements.

Aucune Compagnie ne peut faire ressortir une situation financière aussi brillante, présenter une sécurité aussi absolue.

Renseignements confidentiels et prospectus gratuits au siège social de la Nationale, à Paris, 17, rue Laffitte, et 2, rue Pillet-Will, et chez les agents généraux dans tous les arrondissements de France et de l'étranger.

THÉATRES

« Paris aux Variétés »

La revue qui a été jouée, hier soir, avec un très vif succès au théâtre des Variétés, plairait à M. Michel, le correspondant de mon collaborateur et ami Adolphe Brisson. C'est une revue « avec des scènes spirituelles, des couplets bien troussés, des rondeaux, des imitations ». M. Michel sera content certainement, car il n'y a pas seulement « à regarder », il y a aussi « à entendre ».

Les actualités de l'année ne défilent pas « en » ou « sans » costume; elles s'agrémentent de scènes spirituelles ou de rondeaux bien tournés. Les citer, ce serait refaire l'histoire de toute l'année passée; M. Gavault, nous faisant la mesure grande, n'a rien omis. Il a donné sur tout et sur tous son avis, l'avis d'un philosophe, même d'un moraliste. Et c'est un spectacle vraiment bien « parisien » que de voir prêcher toutes les vertus et vanter toutes les qualités par de petites femmes en maillot.

Il n'y a pas seulement à « entendre », il y a aussi à « regarder ». Le directeur des Variétés est voué par sa réputation aux mises en scène luxueuses et pittoresques. M. Samuel est, par excellence, le directeur des défilés. Nous avons eu, cette année, le défilé des nations. Il est superbe et se termine par l'apothéose de Napoléon Ier qui est figuré par... Mlle Lavallière : ce rôle — inattendu — comptera dans la carrière de la jeune comédienne. Il a semblé du reste à ses gestes et à ses attitudes qu'elle en comprenait l'importance.

Comme interprètes femmes, Mme Judic, Mlle Bonheur, qui a beaucoup d'esprit, Mlle Berty, très alerte, Mlles Brésil, Dorgère, Desprez, conduites au succès par une commère qui chante très bien, Mlle Saulier; et, comme interprètes hommes, MM. Baron, Albert Brasseur, très amusant en disciple de M. Piot ou en bonne de M. Duquesnel, Max Dearly, dont les jambes ont un extraordinaire talent, Claudius, Prince, Simon (le compère), Demey, Vauthier.

Toutes et tous — comme l'auteur et le directeur — très applaudis.

— Un mystère.

La *Revue d'art dramatique* a commencé la publication d'une pièce qui a pour titre le *Talion* et qui, dans son premier acte, le seul publié jusqu'ici, présente avec *Francillon*, d'Alexandre Dumas, des ressemblances tellement frappantes qu'elles en sont déconcertantes; si les actes suivants sont de même, il y aura lieu de s'étonner et de réclamer des explications.

Pour notre part, nous ne mettons pas en doute la bonne foi d'Alexandre Dumas; mais peut-être cette bonne foi aura-t-elle été surprise. Il paraît que cette pièce avait été commandée en 1884 « à un auteur dramatique placé par des revers de fortune, sous la dépendance absolue d'un courtier interlope » et que « ce courtier interlope prit livraison du manuscrit le 9 octobre 1885 en le payant 1,500 francs à son auteur ».

L'auteur n'est, paraît-il, « ni un débutant, ni un inconnu »: il est, au contraire « fort connu comme écrivain... seulement les nombreux volumes qu'il a publiés, en outre de ses collaborations à divers journaux n'ont aucun rapport avec l'art dramatique, auquel cependant il se consacrait secrètement, sous la contrainte d'un anonymat forcé, lequel a duré plus de vingt ans. »

La *Revue d'art dramatique* nous doit le nom de l'auteur et du courtier interlope qui, sans doute, a trompé l'auteur de *Francillon*, comme celui du *Talion*.

— Ce soir :

Au théâtre de la Gaîté, représentation à prix réduits, *Hérodiade*, avec Mmes Pacary, Hiriberry, MM. Ghasne, Zocchi et Fournets.

A l'Athénée, dernière représentation de l'*Enfant du miracle*.

Au Moulin-Rouge : 1° débuts de Norman-French, le plus grand danseur anglais, au second acte de *T'en as un œil!* 2° le théâtre Réjane, Calvé, Sarah, joué par Louise Balthy, Sulbac, Frey et Carlos-Avril.

— Mme Aïno Ackté rentre à l'Opéra cette semaine dans les deux rôles qui ont fait sa réputation : Marguerite de *Faust* et Elsa de *Lohengrin*.

Faust sera donné mercredi et *Lohengrin* samedi.

— Le Vaudeville a donné, hier, la dernière matinée d'*Antoinette Sabrier*. La pièce de M. Romain Coolus ne sera plus jouée que quatre fois à dater de ce soir : la dernière représentation devant avoir lieu jeudi prochain 26 novembre.

La direction du Vaudeville informe le public et les abonnés que cette date est irrévocable.

— Au Gymnase, ce soir et demain, irrévocablement, deux dernières représentations des *Amants de Sazy*.

M. Franck retient dès à présent les dates du lundi 30 novembre et du mardi 1er décembre, pour la répétition générale et la première représentation du *Retour de Jérusalem*, de M. Maurice Donnay.

— L'*Oasis* de M. Jean Jullien comprend une intéressante partie musicale qui sera exécutée sous la direction de M. Barrau, vic-président de la Société des concerts Lamoureux.

— M. Georges Jacob, organiste du grand orgue de Saint-Louis-d'Antin, donnera cette année, à la *Schola Cantorum*, 269, rue Saint-Jacques, les 22 janvier, 5, 19 février et 4 mars, à neuf heures du soir, une série de recitals.

— Le comité d'organisation des grandes luttes internationales pour la Ceinture d'or a demandé à MM. Isola de mettre à sa disposition la salle des Folies-Bergère pour ce championnat. Bien que le programme du music-hall parisien soit complet avec la Loïe Fuller, la boucle dans le vide, les Bonhair, Berzac, etc., MM. Isola ont accepté, afin d'offrir à leur public les épreuves qui commenceront demain soir.

— Le spectacle actuel de la Boîte à Fursy n'aura plus qu'une ou deux représentations.

M. Albert Carré, directeur de l'Opéra-Comique, ayant autorisé son pensionnaire Soulacroix à donner quelques auditions chez Fursy, celui-ci jouera le rôle de Thésée dans *Madame Phèdre*, opéra-tragédie-bouffe, de M. Lucien Métivet. C'est Mily Meyer, la fantaisiste artiste, qui lui donnera la réplique.

Ce soir là, — qui marquera dans les annales de la Boîte, — tous les chansonniers, ainsi qu'Odette Dulac, l'étoile de la maison, lanceront de nouvelles chansons.

— Le *Nez qui remue*, de M. Maurice Soulié et Henri de Gorsse, vient d'être représenté avec un vif succès à Bruxelles, au théâtre de l'